



CARTE BLANCHE

Samedi 8 octobre 2022 à 16 heures Pathé Mâcon

CHANTONS SOUS LA PLUIE

de Stanley Donen et Gene Kelly

Etats-Unis - 1953 - copie restaurée

**Présentation par Laurent Valière, journaliste, producteur à
France-Musique**



La danse est l'un des moyens les plus naturels à l'homme d'exprimer ce qu'il ne sait pas dire. Et ce que l'homme n'a jamais su dire avec des mots - lui si loquace en ses turpitudes et ses désespoirs - c'est sa joie.

Ce film d'un danseur est le film de la joie. Je veux dire que tous les éléments qui le composent - et ils sont aussi multiples que ceux d'un buffet bressan - tendent à exprimer cet état de l'âme qui n'a jamais que trop peu inspiré les poètes.

Il ne doit pas exister un film musical aussi peu gratuit que celui-là qui ne vise pas à l'enchantement des sens (comme le cherchait à procurer, avec un fréquent bonheur, *Un Américain à Paris*), mais celui - ô combien plus délicieuse- ment émouvant - du cœur. Rien dans *Chantons sous la pluie* n'est à proprement parler joli ou ravissant, rien n'a pour but de l'être. Le ballet final, par exemple, s'il est composé avec le faste habituel aux productions du genre (et dans des coloris tout aussi audacieux) ne nous séduit guère par l'œil, mais nous procure sans arrêt une satisfaction autre, infiniment plus profonde en nous.

Un fait surprenant dénote en lui l'homme de cinéma ; alors que la plupart des films de danse jusqu'à lui réalisés mettaient la caméra au service des entrechats, de nombreux passages d'*Un Jour à New York* - ceux qui nous séduisaient- révélaient la Danse comme un moyen d'expression cinématographique.

Les premières minutes du film, qui évoquent une preview en 1927, ne nous amusent pas pour leur grotesque, mais pour leur étonnante et rafraîchissante sincérité ; les vamps ondoyantes, les beaux cosmétiqués ne nous apparaissent pas grotesques, mais satisfaisants et nous réjouissent.

Ces premières minutes, pétaradantes et joyeuses, nous mettent en état de réceptivité parfaite ; quel que soit notre antagonisme de départ, quel que soit le chagrin de notre esprit, ils s'effacent par magie, sans résistance possible ; la délicate apparition de Debbie Reynolds charme simplement notre cœur ; les plaisants rebondissements d'un scénario où tout s'arrange de 5 minutes en 5 minutes, où rien n'est inextricable, où nulle larme ne dure plus que le temps d'une pirouette ou d'une chanson, renforcent notre optimisme.

Et l'envol s'opère tranquillement dès les premières acrobaties de Donald O'Connor qui défie avec aisance la pesanteur et ne tombe que pour mieux bondir.

Dès lors, tout spectateur se trouve dans un état second presque indéfinissable ; ce qui le plus souvent l'irritait : les duos d'amour au clair de lune, les danses sans prétexte, les roucoulades, l'écran tout rose, sont maintenant ce qui le charme le plus.

Cela ne s'explique que par l'introduction d'un artiste à la miraculeuse gentillesse d'esprit, dont la caméra, souple et légère autant que lui, sait nous faire sentir la délicate pureté des choses et l'émotion profonde que contient tout bonheur.

Claude Chabrol

Cahiers du Cinéma - novembre 1953

Beaucoup connaissent la scène dans laquelle Gene Kelly danse et chante sous la pluie, en s'accrochant à un réverbère et en partageant sa joie avec un policier dubitatif, scène qui a donné au film son titre et n'a en effet rien volé de son succès.

Il ne faudrait pas, pourtant, que cette séquence légendaire phagocyte le film dont elle est issue, ou qu'on réduise *Singin' in the rain* à un simple enchaînement de scènes musicales, tout aussi réussies soient-elles – piège d'ailleurs afférent au genre de la comédie musicale dans sa globalité.

A l'image de *Singin' in the rain* ou d'un entraînant « Good Morning » entonné en chœur par les trois protagonistes après un verre de lait, le film de Stanley Donen et Gene Kelly propage, pour rester dans le thème de la météorologie, un vent de fraîcheur et de bonne humeur contagieuses, qui peut nous apprendre à braver les tempêtes de la vie.

Encore une fois, il ne faut cependant pas en oublier l'histoire que le film narre. Un acteur star du muet y tombe amoureux d'une chanteuse à l'heure où l'on produit les premiers films parlants – il est, autrement dit, d'hier et elle, de demain.

Contrairement aux nymphettes énamourées qui s'agglutinent en masse à ses premières ou aux flagorneurs hypocrites qui y sont également légion, Kathy tient tête à Don Lockwood. Sa franchise décontenance d'abord la star avant de le séduire.

Mine de rien, le film fait réfléchir sur le divertissement, la machine à rêves d'Hollywood et ses ficelles. C'est en effet toute une réflexion sur le rôle du cinéma qui innerve le film, et ce même jusque dans les numéros musicaux, qu'on aurait été, peut-être, tenté de taxer au premier abord de gratuité.

« Make 'em laugh », par exemple, porté par le drôlatique Donald O'Connor, incarne cette question et donne une réponse, très claire : le septième art doit divertir, faire rire et chasser les soucis, au moins provisoirement, nous lancé l'énergique comédien, un sourire têtu posé sur son visage mutin.

L'intérêt aussi du scénario, imputable à Adolph Green et Betty Comden, consiste à se situer à une période charnière de l'histoire du cinéma, à savoir le passage du muet au parlant, d'abord accueilli avec condescendance et circonspection par des producteurs aussi éminents que frileux. A l'heure où les studios hollywoodiens multiplient remakes, suites et autres reboots ad nauseam, la question du manque d'inspiration et de réchauffement de plats déjà moult fois servis s'avère tout à fait actuelle.

En jeu se trouve aussi, en filigrane, la mise en question de l'idéal souvent assez douteux proposé par l'usine à rêves hollywoodienne : Don Lockwood déteste en fait celle qui incarne à l'écran son inséparable moitié, et c'est Kathy qui va doubler la fameuse diva Lina Lamont subterfuge finalement révélé au grand jour par la vedette et son producteur.

Il émane du film une ingénuité, une candeur, également une impression d'achèvement quant aux numéros musicaux et à la manière non artificielle dont ils sont intégrés à l'intrigue évoquée. Les interprètes principaux déjà cités, auxquels il faut ajouter la sémillante Debbie Reynolds, achèvent enfin d'emporter la sympathie du spectateur. Comme Kathy à Don en parlant de ses films de cape et d'épée, on pourrait dire, mais de façon élogieuse cette fois, à propos de *Singin' in the rain* et des comédies musicales : « *You've seen one, you've seen them all.* » Mathias Turcaud <https://www.iletaitunefoislecinema.com/>